

VICTOR MALKA

AUJOURD'HUI,
ÊTRE JUIF

« Pour quoi je vis »

LES ÉDITIONS DU CERF
29, bd Latour-Maubourg, Paris
1984

SHMUEL TRIGANO*

Critique de la modernité juive

* Enseignant, écrivain, tente de repenser la modernité juive.

VICTOR MALKA. — *On dit de votre judéité qu'elle est meurtrie...*

SHMUEL TRIGANO. — Il est vrai que, ces derniers temps, j'ai écrit des livres et réfléchi sur le problème du monde juif, sur l'étendue profonde de la destruction du peuple et de sa tradition que ces deux derniers siècles ont mis en acte, au-dehors et au-dedans. Mais c'était par un sentiment d'urgence, par une volonté de conjurer la fatale impasse de la modernité juive que je sens de plus en plus se rapprocher malgré mes efforts intellectuels ! Il fallait descendre des abris de la sérénité pour affronter les défis de l'histoire moderne qui mettent essentiellement en question le judaïsme. Cet affrontement est pour le judaïsme une question vitale de survie. J'ai donc, à ma mesure, essayé de réfléchir essentiellement au problème du politique dans le monde juif, à travers toutes ses lignes de rupture. Je me suis lancé dans une grande activité journalistique et conférencière pour faire prendre conscience de la gravité décisive du moment où nous sommes. Ce fut très éprouvant.

Peu de gens comprennent que cette « meurtrissure » dont vous parlez n'est pas une vocation mais une sorte d'altruisme intellectuel, un sacrifice spirituel intime. N'oubliez tout de même pas que mon premier livre, *Le Récit de la disparue*, n'a rien à voir avec ce registre musclé et sec du politique. C'en est tout le contraire. C'est la joie et la sérénité qui sont au début de ce chemin d'écriture, la longanimité, le rythme ample et large, la respiration. La meilleure illustration, je

crois, tient au fait que *La Nouvelle Question juive* est un livre qui m'a brûlé et tourmenté de nombreuses années avant son écriture, tout en sentant que je ne pouvais l'écrire ni le fonder sans connaître d'abord la traversée spirituelle du *Récit...* Ceux qui auraient commencé à me lire à partir de *La Nouvelle Question juive* — ce qui est peut-être le cas d'une majorité de mes lecteurs car *Le Récit* est paru alors que la pensée juive était encore une pensée « incongrue » dans ce pays — ces lecteurs ne peuvent pas vraiment comprendre le projet qui anime et structure cette entreprise et cette problématique. Ce n'est d'ailleurs que sur ce respir profond que j'ai pu m'arc-bouter pour tenter d'analyser le drame juif moderne jusqu'à la stridence, sans m'y perdre corps et âme. Sans ce regard intérieur, on se demande bien d'ailleurs comment on pourrait ne pas se mentir devant tant de ruines au cœur du vivant d'Israël...

V.M. — *Mais comment vivez-vous cette meurtrissure ?*

S.T. — Fébrilement. Mais je me rends de plus en plus compte que l'urgence n'était pas aussi proche que dans l'ordre de la Vision et de sa nudité. En fait, les sociétés sont très lentes à se mouvoir et les processus sont souvent indirects. L'urgence est là, certes, et ses morsures nous saisissent épisodiquement, mais il y a encore quelque temps... Après la fébrilité de l'activisme, l'aveuglement de la conscience juive aujourd'hui, son refus panique de s'affronter aux réels problèmes de l'existence juive ont été pour moi une sorte de blessure. Ne pourrait-on pas conjurer vraiment l'oppressante impasse historique qui se profile au loin ? N'y aurait-il plus qu'à « attendre » pour « après » ? Une fois que les mythes chers aux juifs modernes se seront totalement effondrés ? Et en attendant, faudrait-il amasser des éléments de construction pour « après » ? Cette meurtrissure, je la vis donc aujourd'hui comme un très fort sentiment de solitude intellectuelle (mais non spirituelle) et politique.

Mais mon chemin spirituel est en route pour plus loin : le politique n'est pas, en fait, mon horizon d'élection, il ne

doit d'ailleurs être l'horizon d'aucun homme. Le politique, il faut le traverser. Ayant tenté d'assumer, à ma mesure intellectuelle, les défaillances du judaïsme moderne, je me sens libre maintenant d'aller plus loin, de retrouver les voix profondes, de submerger le politique par le flux du vivant, de renouer avec la veine du *Récit*. Un temps pour tout sous le soleil ! Un temps pour la souffrance. Un temps pour la réjouissance. Et de même, les impasses du politique dans l'existence juive aujourd'hui ne pourront trouver de solution que dans ce qui les dépasse infiniment.

On manque d'air dans ce champ-là qui finalement est très exigu, mais il faut impérativement le traverser pour que la pensée soit vraie, et surtout, ne pas y rester. Il faut combattre le dragon mais très vite le vaincre ou abandonner le combat, sous peine de finir par lui ressembler... Il me fallait donc spirituellement faire ce détour par la « nuit » pour suivre la lumière. C'est au fond le trajet même de la Présence, comme la structure du jour hébraïque l'illustre bien...

V.M. — *Et quel a été l'instant de votre prise de conscience ?*

S.T. — L'expérience du déracinement algérien. C'est-à-dire, avant même Israël, la découverte de l'Occident. Ma venue en France, en 1962, a été vécue comme une cassure personnelle et culturelle. J'ai été jeté dans un monde que je ne faisais qu'imaginer à l'école en Algérie.

C'était une sorte de réalité non idéale, mais mythique. Nous l'étudions en classe, nous la lisions dans des livres. J'ai appris le grec et le latin avant l'hébreu. C'était, pour ainsi dire, un monde livresque, et l'arrivée en France a été comme son effondrement : j'étais comme sur une autre planète. Et l'étonnement principal venait alors, pour moi, de la confrontation avec le christianisme. Puis, tout de suite après, de la découverte dans l'horizon de cette énorme et sombre bâtisse enfumée qui a pour nom Auschwitz...

V.M. — *Nous reviendrons sur le procès que vous faites du judéo-christianisme, procès que beaucoup de séfarades approuvent et dont il*

